

Hercule et la reine de Lydie

Robert Morin

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, R. (2000). Hercule et la reine de Lydie. *24 images*, (100), 41–41.

HERCULE ET LA REINE DE LYDIE

Entre les deux grandes vagues italiennes de cinéma, le néoréalisme et le western-spag: les pizzas body-building-mythologiques. J'ai jamais collectionné de cartes de hockey, mais ces films-là... À Maciste, je préférais Hercule, Steve Reeves en fait. Pourquoi? Savais pas. C'était pas les histoires: elles étaient tout aussi faciles à suivre que les histoires des *Hopalong Cassidy* des sous-sols d'églises. C'était pas les décors: ils étaient kitsch à souhait, mais pas plus que les décors des autres films (*Les dix commandements*, *Ben-Hur*, etc.) qu'il était permis de voir à l'époque dans de vrais cinémas. C'était pas les lieux non plus: vrai cinéma ou sous-sol d'église, une fois dans un film, on n'est plus nulle part ailleurs. C'était quoi?

Recherche du père, homosexualité refoulée, etc. Longtemps j'ai pensé que c'était tout simplement freudien et que l'explication viendrait le jour où j'aurais les moyens de me payer une psychanalyse.

Ma fascination pour les surhommes italiens s'en est allée dans un placard. Puis, trente ans plus tard, un soir d'hiver, au club vidéo, le tournis devant la multitude des choix, j'agrippe un film au hasard et je me retrouve devant *Predator*. Le lendemain, c'était *Total Recall*, puis *Terminator*, et systématiquement tous les films d'Arnold Schwarzenegger. Au bout de la semaine, Steve Reeves est

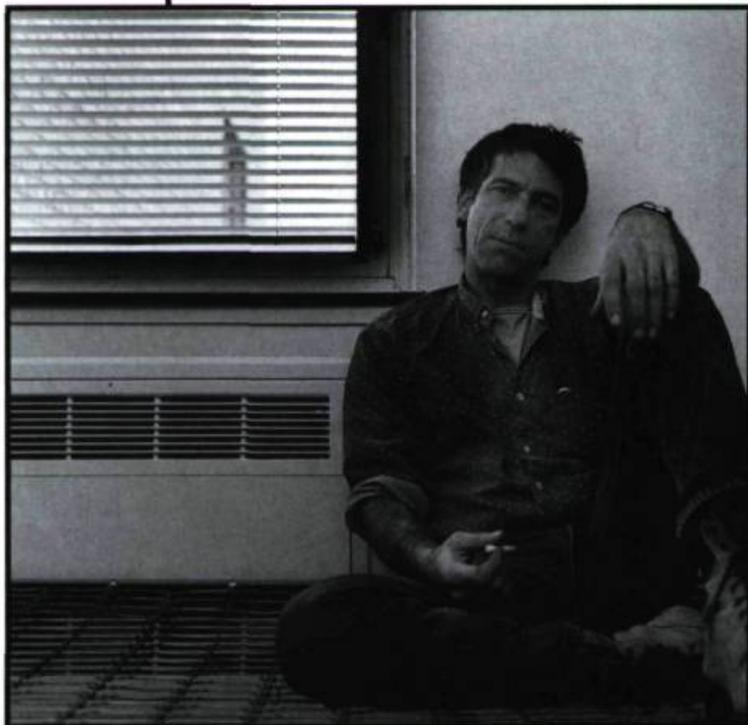
ressorti du placard pour aider l'autre poupée de stéroïdes à peser plus fort sur mes méninges. J'étais sans le sou, psychanalyse impensable, mais j'étais assez vieux pour fouiller plus loin que je ne l'avais fait à treize ans.

J'ai tout de suite mis de côté le fait que Steve et Arnold étaient tous deux des body-builders et que c'est leurs corps que j'enviais. Trop facile. Puis la nature a pas été si ingrate que ça avec celui que j'ai. Leur puissance? Peut-être. Mais je n'en manquais pas moi-même, pas physiquement faut s'entendre, mais dans mon travail j'avais l'impression d'avancer, d'avoir le contrôle sur mes p'tites vues. Trois en même temps. Tout se passait bien avec l'avaleur de sabre à la retraite, avec le lutteur nain, avec... avec... le propriétaire d'un studio de body-building! L'obsession-freudienne-refoulée-et-pouvant-mener-à-la-névrose-éventuellement est revenue en force.

J'peux pas dire que j'ai eu peur: tant qu'à finir un jour, aussi bien finir fou, mais ça m'a énervé. Le subliminal m'énervé, j'y peux rien. J'ai essayé de voir ce qui me fascinait vraiment chez le proprio et je me suis vite rendu compte que c'était ce qui me fascinait aussi chez l'avaleur de sabre et chez le lutteur nain. Le fait que tous les trois s'exhibaient en spectacle, chacun à sa manière? Pas du tout. Certes, je les avais choisis en fonction de ça, mais pas uniquement parce que je croyais que leur exhibitionnisme professionnel les aiderait à déballer plus facilement leur intimité devant la caméra. Ce qui m'intéressait, c'était de faire des vues, en complicité avec eux, des fictions alimentées par ce qu'ils avaient vécu ou parce qu'ils vivaient. Ma grande jouissance, tout au long des tournages, c'était de voir les instants de transfert entre eux et leur rôle: le point de jonction entre le moment où ils jouent la comédie et le moment où ils sont, tout simplement. Tout ce qu'on ne peut pas changer versus tout ce qu'on se fait accroire; j'y voyais une métaphore de la vie.

Brecht, Artaud et d'autres intellos ont cherché aussi la frontière entre l'instant où l'on est et l'instant où l'on se projette, l'instant où le mensonge devient vérité. Mais pour l'ado de treize ans ou l'adulte de quarante ans, il y avait rien d'intello à voir Steve et Arnold plein écran, bien qu'il y avait transfert là aussi. Connus tous les deux au départ en tant que Monsieur Univers, ils se sont mis à jouer des rôles. Et immanquablement, je voyais les body-builders derrière Hercule et le robot. Je voyais les ficelles, quand c'était pas les câbles. Y a un thrill à voir quelqu'un se métamorphoser: un plaisir certain quand ça réussit; un plaisir sadique quand ça floppe. Et je suis le même voyeur quand je vois un spécialiste changer de domaine que je l'étais quand Willie Lamothe, Céline Lomez et Jean Lapointe aidaient Carle, Arcand et Forcier.

Au fond, je devrais détourner une partie du budget de ma prochaine vue pour me faire psychanalyser. Ça me serait plus utile et ça coûterait moins cher au contribuable qu'une piscine creusée ou une BMW.



© BERTRAND CARRIÈRE

Robert Morin